

Le public proteste

Autor(en): **R.B.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **L'écran illustré : hebdomadaire paraissant tous les jeudis à Lausanne et Genève**

Band (Jahr): **2 (1925)**

Heft 7

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-728962>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LES DEUX ORPHELINES

à la MAISON DU PEUPLE

Le célèbre drame de d'Ennery et Cormon. Transposé par D. V. Griffith dans le cadre de la Révolution française. Interprété par LILLIAN & DOROTHY GISH.



Lorsque les de Vaudrey apprirent le mariage clandestin de leur fille avec un humble bourgeois, ils jugèrent compromis l'honneur de leur maison ; le mari fut mis à mort et l'enfant nouveau-né, une petite fille, fut exposée, un soir d'hiver, sur les marches de Notre-Dame... Un médaillon suspendu à son cou contenait ces mots : « Elle s'appelle Louise. Aimez-la ! »

Un pauvre ouvrier, Jean Girard, la recueillit, et les quelques pièces d'or trouvées dans les langes de l'enfant lui permirent d'élever l'abandonnée, qui devint l'inséparable amie d'Henriette Girard, du même âge que sa sœur adoptive.

Mais le malheur ne lâche pas aisément sa proie : Louise devient aveugle, Henriette perd ses parents. Les « Deux Orphelines », qui avaient atteint leur adolescence dans une petite ville de Normandie, résolurent de gagner Paris. Là peut-être, de savants médecins pourraient rendre la vue à Louise.

La mère de Louise était devenue la comtesse de Linières, femme du lieutenant de police du Royaume. Elle ne se doutait pas qu'au moment même où elle rêvait à l'enfant disparue, celle-ci cheminait sur les routes de l'Île-de-France, pour gagner la ville qu'habitait sa mère ignorée...

Le coche qui portait Henriette et Louise allait atteindre les portes de Paris. Il croisa le carrosse du marquis de Presles. A l'arrivée de la voiture, Henriette fut enlevée par les gens du marquis et Louise, l'aveugle abandonnée, se mit à fuir, au hasard des rues...

Nous sommes maintenant chez le marquis de Presles. Une fête de nuit splendide.

Les nobles invités ne pensent qu'à la surprise que leur a fait espérer leur hôte. Et cette surprise c'est Henriette, que l'on apporte, évanouie, Henriette, ranimée, se révolte et fait appel à l'honneur de ceux qui l'entourent. Quelqu'un se détache alors des assistants et lui offre son bras. C'est le chevalier de Vaudrey, neveu de la comtesse de Linières, qui provoque le marquis. Les deux gentilshommes se battent sur-le-champ et de Presles, blessé, voit le chevalier emmener la jeune fille.

Pendant ce temps, Louise est devenue la proie d'une affreuse mégère, la mère Frochard qui, l'ayant revêtue de loques sordides, la force à mendier. Un soir de gel et de neige, la comtesse de Linières a fait l'aumône à sa propre fille... Pierre Frochard, qui aime Louise, essaye de la défendre. Mais il est terrorisé par son frère Jacques, sinistre bandit, digne fils de sa mère.

Le chevalier de Vaudrey a mis Henriette à l'abri. Une fraîche idylle se noue entre les deux jeunes gens. Le chevalier a pris le parti des humbles contre les puissants. Il est devenu l'ami de Brissot, un des orateurs les plus écoutés du peuple.

C'est Quatre-vingt-neuf, c'est la Révolution. Les acteurs du drame sont emportés par le torrent des événements. La comtesse de Linières, qui a retrouvé la trace de Louise, l'a perdue. Pierre Frochard, pour délivrer l'aveugle, a tué son frère. Le comte de Linières a émigré. Le chevalier de Vaudrey, lui, enfermé dans une forteresse par son oncle, a rejoint Henriette que le peuple a délivrée de la prison où l'avait fait enfermer le lieutenant de police. Mais, hélas ! tout noble est devenu suspect. Henriette est arrêtée par ordre de Fouré, révolutionnaire, dont la jeune femme a dédaigné les assiduités. Elle comparait devant le Tribunal du peuple en même temps que le chevalier de Vaudrey. Son crime est d'avoir donné asile à celui qu'elle aime et tous deux, sur l'intervention de Fouré, sont condamnés à mort. La charrette fatale les emporte vers l'échafaud.

Vont-ils donc périr ? Brissot, l'avocat, veillait. Dans une harangue enflammée, il persuade le tribunal de son erreur, il lui arrache l'ordre de grâce. A la tête de cavaliers dévoués, en une chevauchée héroïque, il gagne l'échafaud au moment où le couperet fatal va tomber. Les deux jeunes gens sont sauvés et Henriette retrouve sa sœur au lieu même où le supplice l'attendait. La comtesse de Linières reprend sa fille, à qui des soins dévoués rendent la vision...

L'heure allait sonner de la réunion de tous ces cœurs aimants qui allaient enfin connaître le bonheur.



LES ENNEMIS DE LA FEMME

au CINÉMA DU BOURG

D'après le roman du Vicomte Blasco Ibanez. Interprété par LIONEL BARRYMORE.



Le prince Michael-Fedor Loubinoff est le fils d'une princesse russe dégénérée et d'un vieil Espagnol. C'est un homme blasé qui se livre à la débauche.

A une des réceptions apparaît Alica, la duchesse de Lille, une beauté célèbre par ses aventures sensationnelles. Un officier cosaque veut venger sa sœur et insulte le prince. Celui-ci le provoque en duel, le tue et s'enfuit en France.

La guerre est déclarée. Lorsque l'armée française est mobilisée, le fils d'Alica, Gaston, faisant alors ses études en Suisse, retourne en France pour servir comme volontaire. Le prince Loubinoff croit avoir affaire à un amoureux et rompt sa liaison avec Alica.

Pendant ce temps, la révolution éclate en Russie. Le prince Loubinoff risque, malgré le

grand danger, le voyage, pour sauver le reste de sa fortune. Une lutte s'engage. Il se sauve, arrive à Monte-Carlo et s'adonne de nouveau au vice. Alica se trouve justement dans cette ville et perd au jeu toute sa fortune.

La haine se réveille en lui contre cette femme. Il donne une magnifique soirée. Gaston, qu'on croyait mort, est chargé par la police de surveiller la maison de Loubinoff. Il lui fait des reproches. Celui-ci le provoque en duel. Gaston meurt d'apoplexie. Emu par la nouvelle que Gaston était le fils d'Alica, Loubinoff change sa façon de vivre. Il s'engage dans la Légion étrangère et fait de sa villa un lazaret. La guerre ayant pris fin, Loubinoff rentre chez lui et y retrouve Alica, qui est devenue infirmière, et ils s'épousent.



SNAPSHOT

Claude Farrère, auteur de romans connus, adaptés à l'écran et dont les scénarios rappellent le *Royal Navy*, vient d'être interviewé sur son arbre favori. M. Farrère a répondu : « le peuplier, parce que c'est lui et parce que c'est moi. » Si on l'interroge sur sa fleur favorite, Claude Farrère, sans nul doute, choisira la violette.

* * *

Pour la course de char du film *Ben Hur*, on a envoyé à Rome 50 chevaux de Hongrie. Parmi eux se trouve Schagya, le cheval favori de l'infortuné empereur d'Autriche, Carl, qui, n'ayant pas réussi, connut plus cruellement que d'autres, puisqu'il le paya de sa vie, le *Vae victis!*

* * *

Ce que le cinéma ne nous montre pas... Le Dr Voronoff a greffé 27 vieillards dans une maison de retraite de San Francisco et l'on espère que ceux qui n'en seront pas morts pourront reprendre leur travail et ne plus être à charge à la société qui a la générosité d'offrir un asile à ceux qui ont peiné toute leur vie. Et l'on nous montre à l'écran comme sauvages des gens bronzés et aussi dévêtus que *Maë Murray* qui, rituellement, dévorent leurs ancêtres pour leur épargner cette horreur de vieillir qui hantait Beaudelaire.

* * *

Ceux dont on ne parle pas : ces charmants films américains vécus, émouvants, ironiques, petits croquis plus intéressants que des grandes fresques. L'un d'eux m'a plu particulièrement, *Le Forgeron du Village*. Le metteur en scène a eu l'idée neuve de nous montrer une mort par le chagrin éprouvé par la grand-mère, le mari, les enfants, évitant ainsi ces agonies théâtrales qui ont heureusement presque disparu de l'écran. Mais l'intérêt repose sur les haines de village, plus mesquines et plus basses que dans les grandes villes. Il y a dans ce film deux silhouettes inoubliables de deux êtres qui s'unissent en leur haine envieuse et lâche, car ils croient qu'ils n'ont rien à risquer et à l'ombre d'une hypocrisie évangélique, se livrent à toutes les turpitudes que peut concevoir un cerveau médiocre et jaloux. Mais ils sont démasqués, car l'Écran tient le sceptre de la Justice.

* * *

Suivant l'exemple de certains directeurs de Paris qui n'invitent plus la critique aux premières, à Londres, M. Prinsep, directeur du *Globe Theater*, a décidé de supprimer le service des premières et d'y admettre le grand public, ce qui ne se faisait pas. M. Prinsep dit : « Ces habitués de premières sont blasés et *bored*, ils ont le palais blindé par de longues années de théâtre et viennent bourrés de préjugés et d'idées préconçues. La plupart d'entre eux sont incapables de juger les mérites d'une nouvelle pièce. J'en ai assez. »

* * *

On vient de construire à Charlottenbourg le Rialto Palatz, splendide cinéma qui fait riche et nouveau riche. L'intérieur ressemblera à la grande opéra ; cela convient aux bourgeois calés qui y meneront leurs petits salés. C'est essu et adéquat à une démocratie consciente et organisée.

Jadis, au bon vieux temps, j'allai à Friedenau, à un petit cinéma où, pour la somme de 20 pfennig, on voyait des films, même des Schlager, de 6 h. du soir à 11 h. et, très courtois, le Herr Direktor vous saluait à la sortie et sans ironie vous demandait si vous en aviez eu pour votre galette. C'était en *goldener Zeit*...

La Bobine.

Le public proteste

On nous écrit :

Monsieur le Directeur,

Vous m'obligeriez si vous vouliez bien insérer dans votre journal ces quelques lignes de protestation au sujet d'un article émanant d'un critique genevois qui trouve chez certains de vos confrères un trop bienveillant accueil, et qui manque pour le public en général, de la courtoisie la plus élémentaire.

Non content de nous faire part chaque semaine de leurs appréciations personnelles sur les films que nous voyons, opinions dont nous nous passerions très volontiers, on nous traite maintenant de généreux, de bavards, de mal élevés ou de malades relevant du médecin psychiatre, soit parce que nous nous faisons part mutuellement de nos impressions, qui valent au moins celles du critique, et qu'il qualifie d'ineptes, soit qu'ayant la vue faible, nous nous faisons lire un sous-titre très souvent illisible, par notre charitable voisin ou que par mégarde nous laissons choir notre canne, notre parapluie ou notre siège, un peu bruyamment.

Nous protestons avec indignation contre ce procédé et ce droit très contestable que le critique s'arroge gratuitement de nous faire la leçon

et de soigner notre éducation. Nous allons au cinéma, avant tout, pour nous DIVERTIR, et non pour entendre un prêche dans « le temple du silence » ; et le jour où les directeurs de cinéma auront l'imprudence de suivre les conseils de ce réformateur, nous abandonnerons le ciné et nous irons au café, au théâtre ou au music-hall, là où on nous f... la paix.

Veuillez agréer, etc.

Signé : R. B.

Le Sottisier à l'écran

Dans la *Princesse Nadia*, le titrier fait dire à Maë Murray : « Je vivais comme une bête en gagnant quelques sous. »



CINÉMAS

pour Familles
pour Prises de Vues et
Projections 13

Depuis 150 Francs

Démonstrations et Vente chez

SCHNELL

Pl. St-François, 9 : Lausanne

Gustave Hupka

ÉTABLISSEMENT DE COIFFURE
DE 1^{er} ORDRE POUR DAMES.
Galeries du Commerce : Lausanne.